

Abo **Pédocriminalité sur internet**

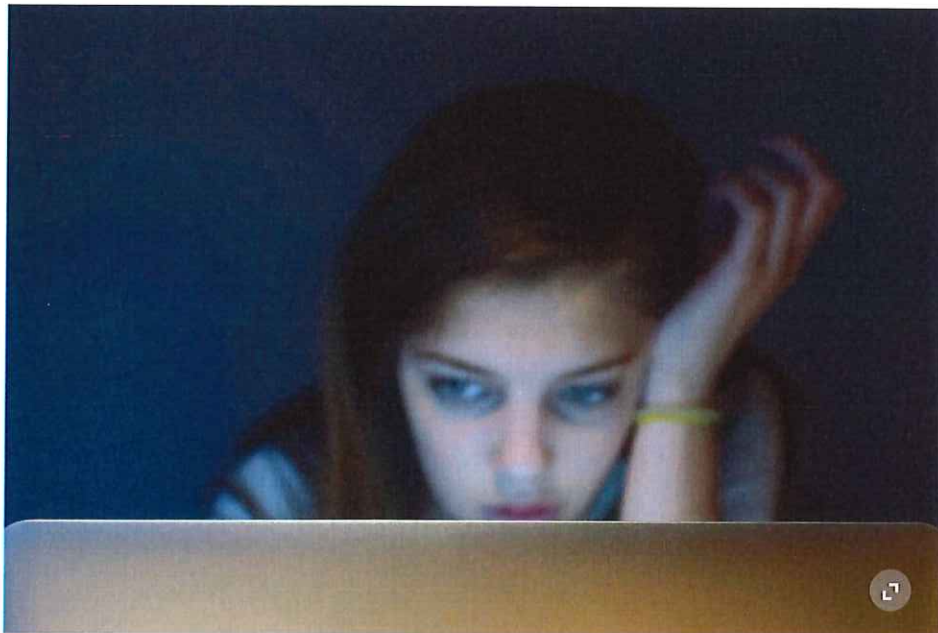
Des pédophiles incitent nos enfants à se prostituer en ligne

L'appât du gain pousse de plus en plus de mineurs dans les bras de prédateurs manipulateurs avides de contenus pornographiques. Et le Covid a aggravé la tendance.



Julien Culet

Publié: 12.06.2022, 10h01



Pour les jeunes victimes, il est difficile de se défaire des pièges des prédateurs sexuels.

Hollandse Hoogte/Richard Brocken

Toujours plus de mineurs sont ciblés par les prédateurs sexuels sur internet, et, parmi eux, ils sont de plus en plus nombreux à être attirés par les sirènes de l'argent facile. Ce phénomène s'est encore amplifié avec la crise sanitaire due au Covid. Quel que soit le mode opératoire, le jeune se fait à chaque fois avoir par des personnes bien plus âgées qu'elles ne le prétendent. La victime se retrouve ensuite prise dans un piège dont il est bien difficile de sortir.

Encourager un jeune à se prostituer sur internet, en fournissant des images contre de l'argent, fait partie des techniques de *cybergrooming*. Ce terme regroupe l'ensemble des moyens employés par les prédateurs pour gagner la confiance d'un mineur, afin d'obtenir du contenu pédopornographique.

«Les adolescents font face à toujours plus de sollicitations qui les poussent à consommer toute sorte de choses, que ce soit du maquillage, des bijoux, des vêtements. Alors ils sont tentés par cette promesse d'argent facile», alerte Homayra Sellier, présidente de l'association Innocence en danger.

Comptabiliser le nombre de cas s'avère difficile. La police genevoise, par exemple, reconnaît une zone grise quant à la prostitution des mineurs et indique n'avoir relevé qu'un seul cas en deux ans: une jeune fille forcée par son petit copain. L'Office fédéral de la statistique répertorie, pour sa part, les chiffres du *cybergrooming* depuis 2020 seulement: 141 cas l'an dernier, soit une hausse de 8% par rapport à l'année précédente (130 en 2020). Mais les associations disent avoir eu vent de bien plus de situations.

Nombreuses sollicitations

En dehors de l'attrait de l'argent, les sentiments peuvent aussi conduire l'enfant dans les bras de pédocriminels. Ce phénomène est le plus connu et reste le plus répandu, selon les associations. «Les prédateurs sont mieux formés que nos enfants.

Cela va commencer progressivement, d'abord en se faisant passer pour des mineurs et en demandant, par exemple, des photos du visage uniquement, puis des habits, avant d'aller, petit à petit, vers les organes génitaux», explique Homayra Sellier. En pensant avoir affaire à quelqu'un de son âge, voire en tombant amoureuse, la victime relâche sa garde et peut en arriver à fournir du contenu pornographique ou à accepter une rencontre.

**«Les prédateurs étaient en
«home office» et pouvaient,
en parallèle, contacter les
jeunes. La pandémie a
grandement augmenté la
consommation d'images à
caractère pédophile.»**

Regula Bernard Hug, directrice de la
fondation Protection de l'enfance
Suisse

Si le web a toujours été le terrain de jeu de pédophiles, le coronavirus est venu aggraver cet état de fait. «Les prédateurs étaient en *home office* et pouvaient, en parallèle, contacter les jeunes, confirme Regula Bernard Hug, directrice de la fondation Protection de l'enfance Suisse.

La pandémie a grandement augmenté la consommation d'images à caractère pédophile, car tout le monde restait chez lui. Ça a vraiment été la pire période.» Les mineurs ont également été plus vulnérables. «Les enfants et les adolescents étaient davantage en ligne,

plus isolés, et nous savons qu'ils sont également devenus plus ciblés par ces demandes», ajoute-t-on à l'association ACT212.



Quelle que soit la méthode utilisée, le processus est toujours le même. Une fois le mineur pris dans l'engrenage, il devient extrêmement difficile pour lui de s'en sortir. «Le prédateur construit un lien fort avec sa victime pour conduire à du chantage. Il va pouvoir lui dire qu'il va en parler ou transmettre des images à ses parents ou à ses amis», indique Regula Bernard Hug, de Protection de l'enfance.

«Souvent, les victimes n'en parlent pas car elles craignent d'avoir fait quelque chose de mal. Elles peuvent avoir honte et même être parfois déçues, car elles ont pu tomber amoureuses de la personne.»

Tiziana Bellucci, directrice générale
d'Action innocence

Cette peur de se confier est d'autant plus importante si le lien imaginé a été fort. «Souvent, les jeunes visés n'en parlent pas car ils craignent d'avoir fait quelque chose de mal. Ils n'osent pas avouer avoir été en contact avec un inconnu et de s'être fait tromper, rapporte Tiziana Bellucci, directrice générale d'Action innocence. Ils peuvent avoir honte et même être parfois déçus car ils ont pu tomber amoureux de la personne. Tout cela fait qu'ils se renferment et ne vont pas chercher de l'aide.» Les victimes ne voyant pas de solutions, elles peuvent alors souffrir de graves dépressions.

Des prédateurs partout

Les associations estiment que, si nul n'est à l'abri, certains mineurs sont plus vulnérables que d'autres. Dans le cas de la prostitution, il s'agit de ceux dont les parents ont moins de moyens. Avec un ar-

gent de poche peu important, le jeune est davantage tenté de vendre quelques photos pour pouvoir s'acheter ce dont il a envie. Ensuite, en règle générale, il s'agit d'enfants fragilisés.

«Nous allons avoir plutôt des victimes qui ont déjà un passé de jeunes maltraités, d'une manière ou d'une autre, explique Marco Tuberoso, psychologue et responsable de la prévention à l'association Espace de soutien et de prévention – Abus sexuels (ESPAS), à Lausanne. Elles trouvent quelqu'un qui s'intéresse à elles et, un peu naïvement, car elles n'ont pas les warnings nécessaires, elles vont finir par rencontrer la personne.»

Quant au profil de l'abuseur, il est difficile à cerner. Les associations peuvent toutefois expliquer que la personne vient d'une région linguistique généralement similaire à celle de ses victimes. C'est ainsi que les confinements stricts imposés en France, mais aussi en Allemagne et en Autriche, ont pu participer à augmenter la menace pour les jeunes romands et alémaniques.

**«Avant, les prédateurs
devaient se poster dans un
parc ou à la sortie d'écoles.
Internet leur permet
d'avoir un contact et du
contenu en quelques
jours.»**

Homayra Sellier, présidente de
l'association Innocence en danger

Enfin, les moyens – sites et plateformes – utilisés sont multiples. Ces abus n'auraient pas pu se produire sans le développement des réseaux sociaux et leur usage toujours plus important par les adolescents et les enfants. «Avant, les prédateurs devaient se poster dans un parc ou à la sortie d'écoles. Cela pouvait leur prendre des semaines avant de pouvoir s'approcher d'enfants, indique Homayra Sellier. Internet leur permet d'avoir un contact et du contenu en quelques jours.»

Les prédateurs agissent aussi bien sur les réseaux classiques, tels que Facebook, Instagram, Snapchat ou TikTok, que sur des chats de rencontre destinés aux jeunes. «Ces compagnies peuvent dire ce qu'elles veulent, elles ne font rien pour contrer les utilisateurs malveillants», critique Homayra Sellier. Ils peuvent aussi agir sur des jeux vidéo en ligne, Fortnite en première ligne. En résumé, selon les milieux spécialisés: ils agissent partout où ils savent que des mineurs sont susceptibles d'être contactés.

Julien Culet est journaliste à la rubrique Suisse depuis 2018. Correspondant à Genève pour «Le Matin Dimanche», il traite en particulier de l'actualité du canton. Il a auparavant travaillé durant 5 ans au sein de la rédaction du «20 minutes». [Plus d'infos](#)
🐦 @JulienCt